Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 38 (1900)
Heft: 29

Artikel: Le nègre par amour
Autor: Fourrier, Eugène
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-198257

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

* * *

Et la maman ne tarde pas à tirer d'un panier, suspendu à l'arrière de la poussette, les petites provisions pour la dînette. On voit alors les jeunes convives mordre à belles dents dans des tartines aux myrtilles ou autres fruits, s'en barbouiller la figure jusqu'aux oreilles et s'empâter les mains à qui mieux mieux.

Après la rentrée à la maison de ces fidèles habitués de Montbenon, on a le plaisir de voir des croûtes de pain, des fruits à demi rongés, des écorces d'orange et des fragments de journaux joncher le sol.

* * *

On nous objectera évidemment que tout cela est pour le mieux, que Montbenon est l'arène on ne peut plus favorable au développement, aux ébats salutaires de la génération en herbe, et que tout ce que nous venons de critiquer est, au contraire, un bienfait.

Peut-être, mais au nom du ciel, que ceux qui ont pour mission d'orner et de conserver nos promenades publiques en bon état, et qui permettent ces petits désordres soient conséquents; que sur la généralité des bancs — puisque la chose parait utile — on lise en grosses lettres: *Banc pour poussettes, nourrices et petits pâtés.*

Mais qu'on en réserve au moins quelques-uns pour les promeneurs, avec cette inscription: *Banc pour s'asseoir.* L. M.

Le nègre par amour.

Certes, je suis d'avis que, lorsqu'un homme aime une femme, il doit lui donner des preuves de son affection, être toujours prêt à accomplir en son honneur les actes les plus héroïques, c'est-à-dire les plus insensés; il doit accepter avec bonheur tous les sacrifices, et son dévouement doit être sans bornes; le véritable amour ne raisonne pas. Le mot « impossible » doit être rayé du vocabulaire des amants; cependant, il est des cas, très rares, il est vrai, où l'homme le plus énamouré peut hésiter, dût-il perdre à jamais l'espoir de posséder l'objet aimé.

Je me suis trouvé dans ce cas; voici ma confession.

J'avais vingt-deux ans, ce n'est pas d'hier; j'étais ardent, enthousiaste, le cœur débordant d'affection, lorsque je fus présenté à mistress Lucy, une Anglaise d'une grande beauté qui prenait les bains de mer à Dinard.

Elle était veuve; c'était une blonde idéale, au teint mat, sans la plus petite tache de rousseur, à la peau blanche comme du lait, à l'aspect sévère, aux façons puritaines, ce qui ne lui messeyait pas; j'en tombai éperdûment amoureux et n'eus plus qu'un désir: obtenir sa main.

Sous ses dehors graves, mistress Lucy cachait une nature romanesque; à la première ouverture, elle me déclara qu'elle n'appartiendrait qu'à celui qui lui donnerait des preuves réelles d'amour. Elle avait, paraît-il, épousé son premier mari un peu à la légère: ne médisons pas des morts.

— Mistress, lui dis-je, comme un petit fou que j'étais, mettez-moi à l'épreuve.

— Aôh, je vôlais bien, dit-elle; je pars demain, suivez-moa.

— Au bout du monde!

— No, en Suisse.

J'ai horreur des voyages, j'exècre les hôtels; néanmoins, je fis mes malles et je partis.

Oh! ce voyage en Suisse, je me le rappellerai toujours; un guide à la main, je suivais mistress Lucy comme son ombre, lisant à haute voix les passages relatifs au site ou au monument que nous visitions et le soir, dans le salon de l'hôtel, bien que je tombasse de sommeil, il fallait que je lui fisse la lecture du *Times* en entier. Je m'étais bien promis que sitôt après notre mariage, j'en cesserais l'abonnement.

Le dimanche, jour de repos, nous ne voyagions pas; assis aux pieds de ma compagne, je lui lisais la Bible.

Nous visitâmes ainsi la Savoie et la Suisse, mistress Lucy infatigable, toujours fraîche, chastement enveloppée dans une longue robe montante qui me cachait sa jolie gorge et moi, pâle, amaigri, l'œil cave, succombant à la fatigue.

La jolie veuve avait la passion des ascensions, je déteste la marche; tous les matins, elle me faisait lever à des heures invraisemblables; encore endormi, l'alpenstock à la main, il me fallait gravir les montagnes les plus élevées; elle ne me faisait pas grâce du plus petit pic. Tous les jours, grelottant de froid, j'assistais à un nouveau lever du soleil.

Lorsque nous étions arrivés sur la crête la plus haute:

— Ouvrez le guide, me disait-elle, lisez le description.

Je lisais; elle émettait quelques réflexions.

— Ne trovez-vo pas que plus l'on monte, plus l'âme s'élève?

— Il est certain, mistress, qu'à trois mille mètres d'altitude, la pensée atteint les plus hautes régions.

— Yes, vo m'avez compris.

Parfois, il lui prenait envie de posséder une fleur alpestre qui croissait au bord d'un précipice.

— Allez chercher, me disait-elle.

Frissonnant, j'obéissais; fermant les yeux pour éloigner le vertige, je me couchais à plat ventre, et rampant comme un indien dans les jungles, je me glissais non sans passer par toutes les affres de la peur jusqu'à la maudite plante que je rapportais, triomphant, dissimulant mal ma frayeur.

Elle humait une seconde la fleur qui m'avait coûté tant de peine et elle la jetait avec dédain.

Le plus grand supplice pour moi était celui de l'album. A n'importe quelle heure, en chemin de fer, en bateau, à table, elle tirait un album de son sac de voyage.

— Ecrivez une belle pensée, me commandait-elle.

Je prenais le crayon, mais j'avais beau me creuser la tête, je ne trouvais rien; il fallait s'exécuter quand même; ce que j'inscrivais était idiot.

« Avec ses neiges éternelles, le Mont Blanc me glace; je ne veux pas l'escalader, je préfère la vallée. »

Parfois elle voulait des vers:

Le soleil, sur le Mont Salève,
Tous les matins se lève.

Un jour, je voulus être aimable, j'écrivis:

« Mistress Lucy est la plus adorable des Anglaises. »

Elle fronça le sourcil:

— Effacez, dit-elle, et mettez: Je suis un sot.

J'obéis et je signai.

Oh! cet album, comme je me promettais de le brûler le lendemain de notre mariage!

Nous arrivâmes à Genève où mistress Lucy m'annonça qu'elle avait l'intention de séjourner quelque temps. Cette nouvelle me ravit, j'allais enfin me reposer. Je me réjouissais à l'idée de visiter cette ville coquette, unique au monde, de rêver sur les bords de son lac. J'avais compté sans ma compagne. Elle s'aboucha aussitôt avec les membres de la colonie anglaise; elle me présenta et, dès lors, je n'eus plus un instant de tranquillité. Je n'ai aucun goût pour les exercices violents, il me fallut prendre part à des parties interminables de crocket, de lawn-tennis. Le soir, mistress Lucy m'emmenait aux conférences de l'Armée du Salut où je me pinçais jusqu'au sang pour ne pas dormir. Sur la foi d'un prédicant américain, elle s'avisa de suivre un régime exclusivement végétarien. Je dus l'imiter. Je ne mangeai plus que de la salade et je ne bus plus que de l'eau.

Je maigrissais à vue d'œil; je la pressai de hâter notre union; je tombais d'inanition.

— Ne vous ai-je pas assez donné de preuves d'amour, mistress? lui demandai-je.

— No, pas encore, patientez.

Un soir, elle témoigna le désir d'aller au théâtre; je m'informai du programme. La troupe commencait par un lever de rideau: *Le nègre par amour*, commédie en un acte.

Soudain, mistress Lucy devint pensive.

Elle me prit les mains.

— Emile, me dit-elle, c'est la première fois qu'elle m'appelait par mon prénom.

Et lentement, en me fixant:

— Le nègre par amour, oh! c'est ça aimer! Faites cela pour moi et je vous appartiens!

Comme je la regardais, effaré.

— Il hésite, le lâche! s'écria-t-elle en me repoussant.

Elle rentra dans sa chambre dont elle me ferma la porte au nez; le lendemain, elle quitta l'hôtel, je ne l'ai jamais revue.

J'en appelle à toutes les femmes:

Fus-je coupable? Eugène Fourrier.

Le coin.

Un ami du *Conteur vaudois* a déniché chez un bouquiniste de Lausanne une série de vieilles chansons manuscrites, sans nom d'auteur. Il a bien voulu nous les envoyer. En voici une qui est intitulée *Le coin* et qui se chante sur l'air de *La pipe de tabac* ou de *Il ne faut pas dire « Fontaine...* »

Il faut bien peu de place au sage,
Un coin suffit à son bonheur.
Je ne voudrais pour tout partage
Qu'un coin qui sût plaire à mon cœur.
Heureux celui qui dans ce monde
Ne porte pas ses vœux trop loin
Et sait, lorsque l'orage gronde,
Se tenir tapi dans son coin.

Joli coin où ma tendre amie
Avec moi puisse se loger,
Coin d'un bois où ma rêverie
Le soir puisse se prolonger,
Voilà les trésors où j'aspire.
De tout le reste je dis: foin!
Car que fait le plus grand empire
Au possesseur d'un joli coin?

L'hiver, lorsque la médisance
Dans nos salons tient ses bureaux,
Qu'on y déchire l'innocence
Par les plus horribles propos,
Fuyant avec un soin extrême
Les méchants que je n'aime point,
A côté de celle que j'aime,
Du fourneau je garde le coin.

* * *

Tiré des mêmes papiers jaunis:

LA FEMME

La femme en son enfance est une fleur naissante:
Cultivons-la;
Dans son adolescence, une barque flottante:
Arrêtons-la;
Dans un âge plus mûr, une vigne abondante:
Vendangeons-la;
Dans la vieillesse enfin, une charge pesante:
Supportons-la.

La preseintachon d'on drapeau.

L'étâi l'abbaï proutse dè Losena. Lè damusalé l'avant fé on drapeau, et peinsadè, falliâi lo preseintâ à la pararda. Lo comité s'etâi rasseimblliâ pè lè Trai-Pindzon, et l'avant décidâ que lo présideint farai lo discou. Ne sé pas se ci présideint l'avâi dè la peina à mena la leingua ào bin cein que lâi avâi, mâ lâi firont son discou et ie du lo recordâ. N'étâi pas question dè lâo criâ coumeint les fennès dè Bimant: « Retornâ férè on to, la soupa n'est pas presta. » L'étâi lo momeint dè férè lo discou.

Lo présideint, qu'avâi la gruletta, démandè à on autro se ne vâo pas férè lo discou à sa pllièce.

— Ma fai na, que lâi repond: te compreind, l'è tè que ti présideint, lè tè que te faut lo derè.

Adan lo présideint montè su l'estrade et ie coumeince... ein français, lo bon sang:

« Citoyens, j'ai l'honneur de vous présenter ce drapeau.... » Et ie crotzè.

— L'insigne de notre société, que lâi dit tot bas ion dâo comité.

« Le... le... l'in... l'insecte de notre société, » que dit lo présideint.

— Na, *l'insigne*, qu'on lâi redit.

Et lo présideint recoumeincè:

« Citoyens, j'ai l'honneur de vous présenter ce drapeau, l'insecte... »

— Na, *l'insigne*.

« Citoyens, j'ai l'honneur... Diabliè mè bourlâi que redio on mot! »

Et ie décheint dè l'estrade.

Louis Favrat.